

MAILHOT, Laurent et Pierre NEPVEU, *La Poésie québécoise des origines à nos jours. Anthologie*. Les Presses de l'Université du Québec et les Éditions de l'Hexagone, Québec et Montréal, 1980, 714 p. 29,95 \$.

Pierre Savard

Volume 37, Number 2, septembre 1983

Travailleurs et mouvements sociaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304173ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304173ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Savard, P. (1983). Review of [MAILHOT, Laurent et Pierre NEPVEU, *La Poésie québécoise des origines à nos jours. Anthologie*. Les Presses de l'Université du Québec et les Éditions de l'Hexagone, Québec et Montréal, 1980, 714 p. 29,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(2), 353–354.
<https://doi.org/10.7202/304173ar>

MAILHOT, Laurent et Pierre NEPVEU, *La Poésie québécoise des origines à nos jours. Anthologie*. Les Presses de l'Université du Québec et les Éditions de l'Hexagone, Québec et Montréal, 1980, 714 p. 29,95\$.

La critique littéraire a accueilli avec un juste enthousiasme cette anthologie couverte de prix et qui déclassa tout ce que nous avions jusque-là. On n'a pas manqué de louer la sagesse qui préside au choix des 171 auteurs et à l'équilibre de l'ouvrage qui fait aux grands la place attendue (Nelligan, Saint-Denys Garneau, Miron...). Les compilateurs donnent une introduction à lire et à relire pleine de fines remarques sur la poésie d'hier et d'aujourd'hui. Ils résistent à la tentation de réduire le poète à un rôle de prophète politique. «Laissons-nous imaginer l'inachèvement du monde», concluent-ils avec François Charron (p. 46). Mot que pourraient, en passant, méditer bien des historiens aux constructions si sûres d'elles-mêmes. Les compilateurs n'hésitent pas à ressusciter des oeuvres tombées dans l'oubli (Prud'homme, Guindon, Marsile, Desjardins) ou à faire connaître la veine poétique d'auteurs trop exclusivement identifiés au roman (Blais, Godbout, Carrier). Leurs paramètres, pour user d'une expression barbare à la mode, sont généreux: «retenir ce qui subsistait de plus vivant dans la poésie du passé». Ce qui les amène à négliger la rhétorique patriotique d'un Crémazie pourtant capitale pour l'intelligence du poète et de son temps. Leur lecture a été, disent-ils, guidée avant tout par «la qualité intrinsèque des poèmes: l'activité de leur écriture, la complexité de leur thématique, la vigueur de l'imagination qui s'y déploie» (p. 10). On s'étonne de ne pas trouver ici mention de la musique chère à Verlaine... Quoi qu'il en soit, cette lecture sans oeillères nous fournit des pages diverses et belles. Le cosmique y côtoie le laurentien, le collectif répond à l'individuel et tout crie l'ouverture à toutes les expériences spirituelles (les auteurs diraient à la «recherche intellectuelle»).

Mais en quoi cette anthologie si indispensable aux hommes et femmes cultivés d'ici et d'ailleurs, voire à tout chercheur en lettres québécoises, peut-il intéresser l'historien compte tenu surtout du parti pris des compilateurs de privilégier le contemporain (50 des 171 poètes sont nés entre 1938 et 1955)? Parti pris qui, d'ailleurs, n'est pas sans avantages: la lecture permet de suivre de plus près l'explosion culturelle depuis les années 1960 dans ses échos et ses bruits annonciateurs. Cependant, comme les compilateurs s'attachent avant tout à la forme, on aurait tort de trop chercher des témoignages sur la société. Les textes, des origines à 1880, reflètent peu ou pas la revendication sociale naissante et les luttes nationalistes. Voulant sans doute sortir des choix rebattus, les compilateurs ont privilégié le morbide et le fantastique bien accordés à la sensibilité de nos contemporains. Les audaces des hommes du milieu du 19^e siècle qui croyaient tout possible au plan social et national, puis la satisfaction et le triomphalisme des élites des années qui suivent la Confédération sont ainsi gommés. Fréchette le cède à des mineurs qu'on découvre néanmoins avec plaisir. Tout au plus voit-on apparaître le monde urbain chez l'obscur Eustache Prud'homme dans les années 1860. Les historiens du social et ceux qui pratiquent un déterminisme assez grossier auront quelque mal à trouver leur gibier dans ce recueil. Les considérations historiques de l'introduction se cantonnent à l'intérieur de l'univers de la création. Certaines allusions parfois un peu difficiles pour le lecteur moyen ou des raccourcis étonnants parsèment ici et là le texte comme: «Les Canadiens français se voient comme les derniers

des Hurons», (p. 16). Valable pour Garneau et dans les années 1830, cette généralisation fait sursauter quand on connaît la légende noire de l'Indien qui se répand tout au 19^e siècle comme l'a montré le bon livre de Donald Smith.

Bien ramassées, abondantes en formules non dénuées d'esprit, les notices biographiques, comme dans toute anthologie, vont conditionner le lecteur. Pourquoi l'insistance sur le caractère petit-bourgeois et l'éducation classique de la plupart des poètes? À les lire, on s'en doute bien. On aurait aimé mieux des considérations d'ensemble sur l'écart qui sépare cette poésie savante de la culture traditionnelle puis populaire et sur les tentatives de symbioses ou de récupération de la part du bourgeois et du savant aux diverses époques. Que faut-il comprendre de certains traits biographiques? Quand on a dit que Fernand Dumont est «fils d'ouvrier», qu'a-t-on expliqué? La biographie d'Eudore Évanturel reste, pour sa part, pleine d'allusions difficiles pour le non-initié. Faire de l'abbé Gingras un «curé-poète-engagé», c'est risquer de le faire passer pour autre chose qu'un écho sonore du traditionnalisme. Avons-nous besoin de savoir que Jacques Ferron enfant allait voir se bercer sur sa galerie le poète Nérée Beauchemin? La «victoire historique» de Godin sur Bourassa contribue peu à l'intelligence des poèmes dudit Godin.

L'iconographie de l'ouvrage est soignée et abondante (611 pièces). Elle est parfois neuve (un Sulte qui ne traîne pas dans les manuels) et bien assortie au texte (le cours du Petit Séminaire de Québec). D'autres fois, elle semble là pour remplir l'espace (couverture de livres d'Anne Hébert) ou elle sombre dans la confusion facile (le 3 mai de Goya pour illustrer Juan Garcia «héritier de traditions mystiques»).

Suivant la règle sacro-sainte des manuels de littérature, les compilations donnent un tableau chronologique touffu qui, comme tous les tableaux de ce genre, ne parle qu'à celui qui connaît déjà l'histoire et suggère subtilement bien des rapports qui n'en sont pas. Moyens grossiers et primaires qui permettent aux auteurs de faire l'économie d'explications délicates. Une indispensable bibliographie complète l'anthologie. Signalons qu'assez curieusement, le poème «Le voltigeur» est donné comme anonyme alors que, dès le siècle dernier, il a été attribué à François-Xavier Garneau.

Ces réserves, au demeurant mineures, n'enlèvent pas les grands mérites de ce livre dont les disciples de Clio, même à l'âge de l'économico-social, gagneraient à se nourrir. Tant il est vrai que l'imaginaire fait aussi partie de la vie et mérite mieux que d'être relégué, en appendice obligé, à la queue des grandes synthèses historiques comme le classique Durocher - Linteau - Robert.